

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°43 – février-mars 2013

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

En Novalis seulement, les tendances extrêmes du romantisme se sont harmonisées dans une conception de la mort vécue non comme tragédie mais comme acquiescement heureux. Si sa vie fut une œuvre d'art, le caractère isolé de sa victoire est une condamnation de l'école romantique dans son ensemble.

Anne Fabre-Luce, 1971.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



Tieck, par Wilhelm Hensel, 1822.

En 1831, dans la *Nouvelle Revue germanique*, Xavier Marmier publiait la traduction de la *Notice* de Tieck, parue en introduction aux *Œuvres* de Novalis, en précisant : « Cette notice est surtout nécessaire aux étrangers, car sans elle la plupart des ouvrages de cet auteur seraient une énigme pour eux. » Elle a été souvent critiquée, comme se trouvant à l'origine de la *légende* de Novalis. Elle n'en conserve pas moins tout son intérêt, ne serait-ce justement que pour cette raison. Quoi qu'on en pense, la *légende* de Novalis reste inséparable de la vie et de l'œuvre du poète romantique allemand.

Ceux qui aiment les écrits de Novalis (c'est le nom sous lequel Hardenberg a publié ses ouvrages) ont souvent exprimé le désir de connaître quelques détails sur la vie de cet auteur. Quoique peu de poètes aient dans leurs ouvrages, comme dans un miroir, réfléchi aussi clairement et aussi purement l'image de leur âme, que l'a fait Novalis, il est cependant naturel que ses lecteurs aiment à connaître la manière dont son génie s'est développé et les personnes qui l'ont entouré habituellement. Ceux donc qui n'ont pas eu le bonheur de le connaître personnellement recevront avec indulgence cette notice que nous avons puisée dans les souvenirs d'un commerce intime, qui par malheur n'a eu qu'une trop courte durée. Le père de Novalis, le baron de Hardenberg, était directeur des salines dans le royaume de la Saxe. Il avait été soldat dans sa jeunesse et conservait toute sa vie une grande prédilection pour cet état. C'était un homme robuste, d'une activité infatigable et d'un caractère ferme et sévère, tel qu'on nous a peint les anciens Germains, nos ancêtres. Sa piété le fit s'associer plus tard à la communauté de frères moraves, ce qui du reste n'altéra en rien la sérénité de son âme et la franchise de ses manières. La mère de Novalis appartenait à la même communauté. Cette femme joignait à des manières nobles et distinguées une piété et une charité exemplaires. Plus tard elle supporta la perte de presque tous ses enfants, qui moururent à la fleur de l'âge et après avoir donné les plus belles espérances, avec une résignation vraiment chrétienne. Novalis (Frédéric de Hardenberg) naquit le 2 Mai 1772 dans une des terres que sa famille possédait dans le comté de Mansfeld. A l'exception d'une sœur, qui avait une année de plus que lui, il était l'aîné de onze frères et sœurs. La santé de Novalis dans sa première jeunesse était très-délicate. Il avait l'air d'un enfant doux, absorbé par une rêverie continuelle, il ne montrait que peu d'esprit, fuyait la société des autres enfants, et ne se distinguait que par un amour extraordinaire pour sa mère. Celle-ci, sa sœur aînée et deux de ses frères presque du même âge que lui, étaient sa seule société. A l'âge de neuf ans il fut attaqué d'une dysenterie suivie d'une atonie de l'estomac si opiniâtre, que l'usage seul des irritants le plus douloureux put le guérir enfin. C'est après cette grave maladie que son esprit parut pour ainsi dire se réveiller d'un profond sommeil ; le jeune Novalis se montra tout à coup vif, actif, spirituel. Son père, que ses occupations et des voyages fréquents qu'il était obligé de faire ; tenaient presque constamment éloigné de sa famille, se vit obligé de confier l'éducation de son fils aux soins de sa mère et d'un gouverneur qu'on lui avait choisi. L'air de tranquillité que la piété et

l'esprit religieux de ses parents répandaient sur toute la maison, fit sur l'esprit de Novalis une impression qui dura toute sa vie, et eut l'influence la plus heureuse sur sa destinée. Après sa maladie, il s'appliqua tellement à l'étude, qu'à l'âge de douze ans il avait déjà de belles connaissances en latin et même en grec ; sa récréation dans les heures de loisir était la lecture des poètes. Il aimait surtout les contes et il en inventait lui-même, pour les raconter ensuite à ses frères. Il avait imaginé un jeu très-ingénieux, qu'il continuait avec eux pendant des années ; chacun représentait un génie, l'un le génie de la terre, l'autre celui de l'air, le troisième celui de l'eau. Les soirées du dimanche Novalis leur racontait les événements les plus singuliers et les plus merveilleux qu'il imaginait lui être arrivés comme représentant un des génies de ces trois éléments. Quelques poésies fugitives nous sont restées de cette époque. L'histoire était alors son étude favorite, et il s'y appliqua avec une grande ardeur. Après avoir passé un an au gymnase, il alla étudier en 1788 à Jena, où il resta jusqu'en 1792. Il visita ensuite avec son frère les universités de Leipzig et de Wittenberg pour y achever ses études. La guerre ayant alors éclaté entre la Prusse et la France, ses parents et ses amis eurent beaucoup de peine à l'empêcher de ne pas faire une campagne. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Fichte et de Frédéric Schlegel ; ces deux hommes célèbres ont eu la plus grande influence sur la direction de ses études. Le dernier devint bientôt son ami intime. Novalis suivit le cours de philosophie de Fichte avec un zèle, une ardeur extraordinaire. Après avoir quitté Wittenberg il se rendit à Arnstadt¹, pour s'exercer, sous la direction du bailli de cercle, appelé Just, dans la pratique de son état. Cet homme excellent devint bientôt son ami. Peu de temps après son arrivée à Arnstadt il eut occasion de faire dans une campagne voisine la connaissance de Sophie de K. On observe quelquefois dans la physionomie et la figure de certains enfans une expression, pour ainsi dire de transparence, de grâce, de spiritualisme qui nous paraît surnaturelle, et qui nous rend tristes, parce que nous croyons pressentir que ces êtres charmants, aux yeux éblouissants, sont d'une constitution trop frêle, trop délicate pour pouvoir résister aux orages de la vie. Cette espèce de beauté est encore plus touchante si elle appartient à une personne qui approche de l'âge de la puberté. Tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Sophie de K., conviendront qu'aucune description ne pourrait rendre les grâces, les charmes de sa figure et de ses mouvements, et la beauté touchante de cette céleste créature. Novalis devenait poète toutes les fois qu'il en parlait. Elle avait

¹ [Bad Tennstedt.]

treize ans passée quand il fit sa connaissance. Le printemps et l'été de 1795 ont été les plus beaux jours de sa vie ; car tous les moments qu'il pouvait gagner sur ses occupations, il les passait à Gruningen, dans la société de Sophie, avec laquelle il se fiança à la fin de l'automne de la même année, du consentement de leurs parents. Malheureusement Sophie tomba bientôt après malade ; elle eut un point de côté, accompagné de fièvre. Et quoique celle-ci cédât au bout de quelques semaines aux remèdes qu'on employait, la douleur au côté persista et lui rendit par moments la vie insupportable. Cette maladie de sa fiancée, qu'il adorait, fit une impression profonde sur Novalis qui se rassura cependant lorsque les médecins eurent déclaré que cette douleur n'aurait point de suites fâcheuses. Pendant la convalescence de sa Sophie il alla à Weissenfels, il fut nommé auditeur au même département dont son père était directeur. Il passa l'hiver de 1795 à 1796 fort occupé, et les nouvelles qu'il recevait de Gruningen continuaient à être rassurantes. Il trouva même, dans un petit voyage qu'il y fit au printemps de 1796, Sophie jouissant en apparence d'une santé parfaite. C'est ainsi que Novalis vivait tranquille et heureux dans la maison de ses parents, et espérait pouvoir sous peu se marier, lorsqu'il apprit à l'improviste que sa fiancée s'était rendue à Jena pour y subir une opération dangereuse. Elle avait un abcès au foie, et n'avait pas voulu permettre qu'on informât Novalis de sa maladie avant qu'elle eût subi l'opération. Il vola à Jena et trouva Sophie très-souffrante. Quoique la maladie parût prendre une tournure favorable, les médecins se trouvèrent bientôt obligés de répéter l'opération ; alors ils commencèrent à douter que la malade eût assez de forces pour pouvoir se rétablir entièrement. Sophie endura toutes ces souffrances avec un courage et une patience au-dessus de tout éloge. Ses parents, ses frères, et Novalis employèrent tout pour adoucir ses peines par les soins les plus affectueux. Sophie avait souhaité de revenir à Gruningen. Novalis partageait son temps entre les visites à Gruningen et les occupations de son état à Weissenfels ; mais ce n'est pas sans la plus vive douleur qu'il était forcé de s'avouer qu'il la trouvait plus malade chaque fois qu'il la voyait. Un de ses frères qui, pour rétablir sa santé, s'était rendu dans les montagnes de la Saxe, était revenu au printemps de 1797 si malade qu'on craignait pour ses jours. C'est dans cette cruelle attente de la mort de deux êtres qu'il chérissait le plus, qu'il passa le commencement de cette année.

[à suivre]

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

NOVALIS ET LA WARTBURG

La véritable découverte de la Thuringe en France remonte aux années 1830 lorsque paraissent – dans la *Nouvelle revue germanique* – les premières traductions de l'œuvre du poète romantique allemand Novalis (1772-1801). Certes, la patrie de Goethe et de Schiller, et Weimar en particulier, n'y était pas inconnue (Madame de Staël), mais l'enthousiasme romantique qu'elle susciterait durant deux ou trois générations reste inséparable de l'amour d'admiration d'un petit nombre de poètes et de littérateurs pour Novalis². C'est ainsi qu'il existe en France, depuis cette époque – et, osons le dire, jusqu'à nos jours –, une sorte de courant mi-spirituel, mi-littéraire qui réunit dans la même admiration Novalis, la Thuringe et ce haut-lieu qui l'incarne le mieux : la Wartburg.

Deux œuvres littéraires, une œuvre musicale principalement en expliquent l'attrait en France tout au long du dix-neuvième siècle : *Henri d'Ofterdingen* de Novalis, traduit (en partie) en français dès 1832, par Xavier Marmier, et l'*Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* du comte de Montalembert, en 1836. Or, ce dernier reste l'un des premiers écrivains à avoir présenté à des lecteurs français la vie et l'œuvre du poète romantique allemand (1831)³. De son côté, en 1833, Xavier Marmier écrivait :

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

² Il est un fait que si la plupart des écrivains romantiques français (Victor Hugo, Nerval) ont fait le choix des bords du Rhin – jusqu'à Apollinaire – quelques uns, « obéissant à l'irrésistible loi des premières sensations, du premier enthousiasme », ont élu, dès le commencement des années 1830, la Saxe et la Thuringe pour seconde patrie : Xavier Marmier, Henri Blaze de Bury, Saint-René Taillandier.

³ Comte de Montalembert, « Novalis », *L'Avenir*, 9 septembre 1831.

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »⁴

Quant à l'œuvre musicale qui déterminera, quelque trente ans plus tard, Villiers de l'Isle-Adam à entreprendre, durant l'été 1870, depuis Weimar, l'excursion à la Wartburg – c'est le *Tannhäuser* de Wagner (Dresde, 1845). A l'occasion de son séjour en Thuringe, il fit également la connaissance de Franz Liszt qui avait composé cinq ans auparavant son oratorio : *La Légende d'Élisabeth de Hongrie*, exécuté pour la première fois, le 28 août 1867 à la Wartburg, à l'occasion du huit-centième anniversaire de sa fondation...

C'est pourquoi, si en 1830 la Thuringe demeurait une destination réservée à quelques *happy few*, admirateurs de Novalis, elle allait susciter un nouvel intérêt dans les années 1860, autour de Novalis toujours, mais aussi de Liszt et de Wagner. De nombreux récits de voyage qui ont trait à la Thuringe et à la Wartburg seront publiés à cette époque, dont les deux volumes d'Édouard Humbert, *La forêt de Thuringe* (1862) et *Les villes de Thuringe* (1869). Durant les dernières années du dix-neuvième siècle, enfin, c'est encore de Novalis qu'il est question à propos de Wagner, dont l'un des plus ardents défenseurs, Téodor de Wyzewa (1862-1917), collaborateur la *Revue wagnérienne* (1885), fut aussi le plus enthousiaste à l'égard de Novalis : « Plus que l'influence de Weber et plus que celle de Schopenhauer, c'est l'influence de Novalis, *écrit-il*, qui se retrouve au fond de l'art wagnérien : choix des sujets, doctrine artistique, procédés pratiques, tout le drame de Richard Wagner est comme pressenti dans les *Fragments* du poète-philosophe »⁵.

Un enthousiasme romantique

Toutefois, dans les années 1830, c'est un enthousiasme *romantique* pour la Thuringe qui prédomine, romantique au sens du premier romantisme allemand, celui d'Iéna. Un enthousiasme de jeunes gens essentiellement qui se reproduira d'ailleurs à chaque nouvelle génération. Le comte de Montalembert est âgé de 21 ans, Xavier Marmier de 23, lorsqu'ils découvrent l'œuvre de Novalis. Michel Nicolas a 26 ans quand il écrit dans la *Revue de Bordeaux*, en 1836 : « A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière,

⁴ Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

⁵ Téodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *La Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 novembre 1900. Il ajoute : « C'est au nom de Novalis que, depuis deux ou trois ans, la jeune critique allemande proclame la faillite définitive du naturalisme, et présage d'un esprit nouveau. »

Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! » Saint-René Taillandier est âgé d'à peine trente ans lorsqu'il présente son *Mémoire* sur Novalis à l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier (1847), et qu'il visite la Wartburg, en compagnie de Xavier Marmier :

« J'étais arrivé la veille à Eisenach avec un ami, avec un voyageur épris, comme moi, de ces contrées charmantes. Dès le lever du jour, M. X[avier] Marmier m'emmenait du côté des montagnes, et nous suivions les détours de la forêt où se cache l'illustre retraite. Le printemps commençait à couvrir les branches de bourgeons verts et tendres : la vie s'éveillait dans l'immense nature. Je ne sais quoi de calme et de pacifique enchantait cette matinée radieuse. Nous n'avions certes pas un grand effort à faire pour ouvrir nos âmes à toutes les impressions du pays. Les souvenirs des chantres d'amour et celui de Luther s'associaient sans haine dans notre pensée. Nous les retrouvions d'ailleurs dans le château lui-même ; ici, c'est la chambre de sainte Élisabeth ; plus loin, voilà la salle des chevaliers où la tradition place le poétique combat des minnesingers ; un peu plus loin encore, dans cette chambre étroite, en face des montagnes de Thuringe, les yeux tournés vers le nord, Luther écrivait sa traduction de la Bible. Il n'y avait rien dans ses souvenirs si différents qui pût contrarier nos intelligences. Je comprenais quelle avait été l'inspiration de Novalis quand il unissait, avec tant de douceur ces traditions opposées, et pacifiait au fond de son âmes deux époques ennemies. »⁶

Henri Blaze de Bury, enfin, publie en 1842, à l'âge de 34 ans, ses *Poésies complètes*, avec un poème consacré à Novalis. Lui aussi fera le pèlerinage en Thuringe quelques années plus tard (1866) et en rapportera une relation de voyage des plus exemplaires. De son passage à la Wartburg, il retiendra ceci, en rapport avec Novalis :

« Ici, comme ailleurs, la fable et la science se touchent ; la légende n'est qu'un voile transparent qui ne cache point la vérité, qui l'orne seulement. A cette source féconde et nationale tous les arts sont venus puiser. Que de vers, que de fresques et aussi que de musique n'a pas inspirés le noble récit⁷ qu'enveloppe aujourd'hui cette brume de mysticisme particulière à certains sujets prédestinés ! C'est évidemment le côté mystique et légendaire qui d'abord saisit Novalis dans sa romanesque épopée de *Henri d'Osterdingen*, œuvre de grâce émue, d'élan vers le merveilleux, presque enfantine, où l'imagination vous apparaît pour ainsi dire à l'état volatil et dépourvue encore de cet esprit de

⁶ Saint-René Taillandier, *Histoire de la jeune Allemagne*, Paris, 1848.

⁷ Le « tournoi poétique » de la Wartburg. Cf. Xavier Marmier, « Les minnesingers », *Revue de Paris*, 1837, et *Le tournoi poétique de la Wartburg*, Paris, 1865.

critique et d'analyse que cette exquise nature de poète et de penseur, cherchant à se compléter, empruntera plus tard à l'influence des Tieck et des Schlegel. »⁸

*La Thuringe, cette « idylle de la nature »*⁹

La Thuringe « est plus célèbre que connue », pouvait-on écrire en 1861. Célèbres sont en France Weimar, Erfurt, Iéna, Gotha, mais la Thuringe elle-même, la *forêt de Thuringe*, la plaine de Thuringe, Eisenach et la Wartburg restent méconnues. En 1830, elles ne sont offertes encore, comme nous l'avons vu, qu'aux premiers admirateurs de Novalis :

« Avec quel plaisir je l'ai parcourue cette séduisante région, en un bel été [1831] que je ne puis oublier, dans mes premières *Wander Jabren*. Avec quel charme j'ai pénétré au milieu de ses grandes forêts de sapins, gravi ses collines, erré dans ses vallées, le long de la Werra et de la Saale, contemplé les ruines de ses vieux manoirs et séjourné dans ses paisibles villages. »¹⁰

Il faut le redire. Tout comme l'œuvre de Novalis, la Thuringe et la Wartburg ne peuvent vraiment s'apprécier que dans l'enthousiasme de la première jeunesse : « Pour vous en faire la description, il me faudrait être à l'âge que j'avais lorsque j'y vins pour la première fois », constate un écrivain allemand. Mais il y a plus : la Wartburg singulièrement a ce pouvoir mystérieux – et il en est ainsi de l'œuvre de Novalis – de conserver intacte, à travers les années, la ferveur de ce « premier enthousiasme », ainsi qu'en témoigne, par exemple, Auguste Demmin, en 1864 :

« J'avais vu la Wartburg lorsque j'étais encore presque un enfant. Je n'avais que dix-sept ans, l'âme neuve, le cœur et l'esprit plein d'illusions. Cet endroit renommé s'était gravé dans ma mémoire, comme tout ce qui frappe le voyageur lors de ses premières excursions ; et plus tard, en le revoyant, je craignais d'éprouver une de ces déceptions que l'âge mûr, atteint de satiété, nous prépare souvent, quand nous revenons chercher les impressions de la jeunesse. Mais il n'en fut rien : je retrouvai le Wartburg de mes souvenirs ; une nature aussi jeune, aussi fraîche, aussi belle que celle que j'avais plus d'une fois revue dans mes souvenirs »¹¹.

Ainsi peut-on affirmer qu'aimer la Thuringe, la Wartburg et Novalis, c'est tout un, et que c'est, à l'évidence, l'œuvre d'un « premier enthousiasme », destiné à perdurer tout au long des années d'apprentissage et jusqu'à « l'accomplissement », pour reprendre le titre de la seconde partie du roman inachevé de

⁸ Henri Blaze de Bury, « La Thuringe, voyage à travers l'Allemagne du passé et du présent ». *Revue des deux mondes*, 1^{er} juin 1866.

⁹ Selon le mot de Henri Blaze de Bury.

¹⁰ Xavier Marmier, *Voyage pittoresque en Allemagne*, Paris, 1860.

¹¹ Auguste Demmin, *in Souvenirs de voyage et causeries d'un collectionneur*, Paris, 1864.

Novalis : *Henri d'Ofterdingen*. Sous ce rapport, Gérard de Nerval s'offre en contre-exemple. Le premier traducteur du *Faust* de Goethe (en 1828), « plus proche du Romantisme allemand que du Romantisme français », comme le remarque Corine Bayle, restera insensible ou peu s'en faut au charme romantique de la Thuringe et de la Wartburg, en dépit de sa connaissance de la littérature allemande et de l'œuvre de Wagner¹². Et surtout, malgré tout ce qui le rapproche de Novalis¹³, il semble bien qu'il en ait ignoré l'œuvre. Quoi qu'il en soit, n'était-il pas trop tard pour lui ?¹⁴ – son Étoile du malheur ne tarderait plus à basculer derrière l'horizon. Alors que l'étoile qui symbolise la Thuringe est une étoile du matin, se levant sur le ciel de la destinée, semblable en ceci à cette autre Étoile, « l'étoile Novalis » qui, depuis 1830, se lève en France pour quelques jeunes gens, génération après génération. Ainsi n'est-ce pas seulement parce que son charme, la beauté de ses paysages, ses lieux d'histoire et singulièrement la Wartburg frappent l'imagination des adolescents et des sensibilités romantiques en général, et pas seulement parce qu'elle évoque de manière si intime la mémoire des poètes de la Wartburg, de la sainte catholique, du Réformateur et du poète romantique allemand que la Thuringe a attiré l'enthousiasme de tant de littérateurs français – la Thuringe, « ce coin de terre édenique », ne se livre pas sans que le cœur du jeune voyageur, du pèlerin, ne soit en attente d'une révélation, qui le concerne :

« Henri d'Ofterdingen, Luther, Novalis, entre ces trois noms si différents s'enferme toute la suite d'une histoire qui est écrite à chaque pas sur les montagnes de Thuringe. Voilà pourquoi vous n'y admirez pas seulement la nature chantée par les poètes, mais aussi cette beauté invisible révélée tout-à-coup à votre esprit. »¹⁵

L'œuvre de Novalis n'agit pas autrement sur ses lecteurs – « beauté invisible révélée tout-à-coup à votre esprit » : « Et puis, que répondre à ces gens qui prennent Novalis et ne peuvent le goûter ?

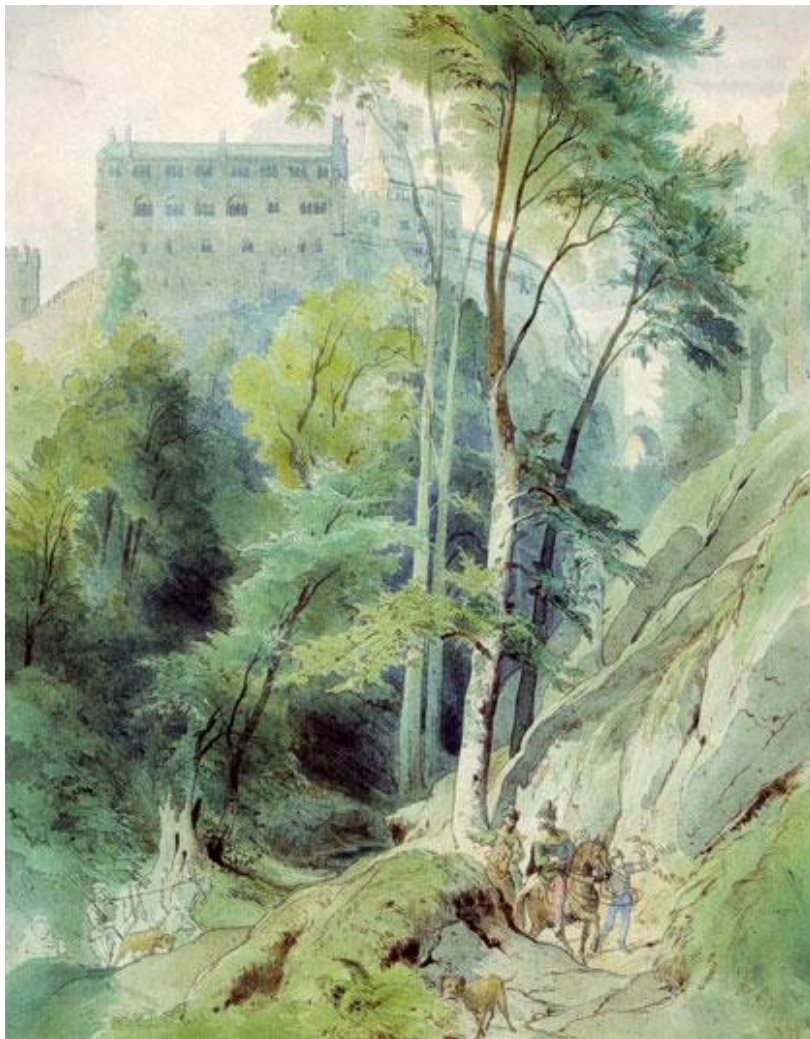
¹² Toutefois, c'est *Lobengrin* qui, semble-t-il, a la préférence de Nerval, pas le *Tannhäuser* !

¹³ « Son œuvre, écrit Corinne Bayle, rencontre celle d'un poète allemand qu'il ne cite pourtant pas, et qui, de tous les écrivains allemands, semble secrètement le plus semblable, l'inventeur de la Fleur bleue, qui confond la quête poétique, amoureuse et mystique, dans son roman du poète, *Heinrich von Ofterdingen* : Friedrich von Hardenberg, dit Novalis », *Gérard de Nerval, L'Inconsolé*, éditions Aden, 2008, p.259.

¹⁴ Nerval a 42 ans lors de son séjour de 1850 à Weimar, qu'il visitera en compagnie de Liszt, et ses *Souvenirs de Thuringe* seront publiés dans *La Presse*, la même année. Il accomplira un bref et dernier séjour à Weimar en 1854, quelques mois seulement avant sa mort.

¹⁵ Saint-René Taillandier, *Histoire de la jeune Allemagne*, Paris, 1848.

Gens d'esprit du reste, qui connaissent parfaitement beaucoup d'autres choses, mais qui vous disent de bonne foi : « Nous ne savons pas ce que l'on peut admirer dans *Henri d'Osterdingen* et les *Fragments de philosophie*. » Non, qu'ils laissent Novalis ceux-là qui ne veulent pas l'aimer ; mais pour ceux qui auront fait connaissance plus intime avec lui, pour ceux qui auront voulu pénétrer aussi dans ce monde idéal qu'il a tenté de découvrir, pour ceux-là les œuvres de Novalis ne seront pas une lecture oiseuse et futile, mais un objet d'étude suivie, et qui leur dévoilera chaque jour de nouvelles beautés : ce sera leur ami et leur compagnon, leur livre et leur bréviaire. »¹⁶



Carl Hummel, *Scène de chasse sous la Wartburg*, vers 1870.



¹⁶ Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

AVEU D'UN POÈTE PROTESTANT¹⁷. – Voici ce qu'écrivait le poète allemand et protestant Novalis en 1799 :

« C'étaient de splendides et glorieux temps que ceux du moyen-âge ; l'Europe alors ne formait qu'un seul pays chrétien ; Partout la religion, partout un grand intérêt commun, partout l'autorité ! Aussi n'insisté-je pas sur la valeur d'institutions dont les bienfaits sont assez démontrés par le développement organique des facultés les plus diverses, par la suprême perfection qu'il fut donné à chaque individu d'atteindre dans la science et dans les arts. Malheureusement, pour ce règne de Dieu sur la terre, l'humanité n'était point mûre ; il s'écroula ! Et nous eûmes cette insurrection que l'histoire appelle le protestantisme. Aujourd'hui, au lendemain de la révolution française, au sortir de cette crise universelle de renouvellement, les temps sont venus d'une résurrection fondamentale, et pour quiconque a l'instinct de l'histoire, un pareil fait ne saurait être douteux. La religion enfante dans l'anarchie ; du sein de la destruction, elle élève sa tête glorieuse ; et crée un nouveau monde. Nous n'en sommes encore qu'aux préludes ; mais ces préludes annoncent au moins clairvoyant une nouvelle histoire, une nouvelle humanité : le souriant hyménée d'une Église jeune avec un Dieu d'amour... Les forces temporelles ne sauraient désormais se remettre en équilibre d'elles-mêmes, la religion seule peut régénérer l'Europe. Un christianisme approprié à la vie humaine, un christianisme fait homme, telle fut l'antique foi catholique. Sa présence continuelle dans la vie, son amour de l'art, sa profonde humanité, l'inviolabilité de ses mariages, son infinie compassion, son culte de la pauvreté, de l'obéissance, du devoir, tous ces signes, évidemment caractéristiques, d'une religion vraie, renferment les principes fondamentaux de son organisation nouvelle. Il faut que l'Église véritable se constitue et nous verrons alors naître ces temps d'éternelle paix où la moderne Jérusalem sera la métropole du monde ! »

LES SOURCES DE LA PENSÉE DE NOVALIS

III

Mais la piété chez Novalis n'est pas seulement un élan obscur du cœur vers le Dieu chrétien. Elle s'efforce d'atteindre chez lui, comme chez beaucoup de mystiques,

¹⁷ *Annales catholiques*, 24 août 1872.

à la clarté de la connaissance. A côté du croyant, il y a en lui un penseur. Il tend vers la vérité à la fois par l'amour et par la raison consciente. « Mon étude favorite, écrit-il en 1796 déjà, se nomme au fond comme ma fiancée : *Sophie* est le nom de celle-ci. *Philosophie* est l'âme de ma vie et la clef de mon moi le plus intime ».

Gardons-nous, bien entendu, de chercher chez Novalis un système de philosophie proprement dit. On ne saurait imaginer un contraste plus absolu que celui qu'on peut observer entre un penseur romantique tel que Hardenberg et un philosophe professionnel et systématique comme Fichte, par exemple. Chez l'un, l'intelligence et la volonté prédominent d'une façon absolue. Chez l'autre, c'est au contraire le « sentiment » qui l'emporte. La volonté manque de vigueur et n'est guère capable de l'effort prolongé qu'exige l'achèvement d'une œuvre de longue haleine. La pensée est souvent ondoyante et imprécise ; aussi bien Novalis n'hésite-t-il pas à voir dans le savoir intellectuel une connaissance d'ordre subalterne : « un rêve du sentiment, un sentiment mort, quelque chose de grisâtre et de débile ».

Il n'est d'ailleurs nullement un spécialiste de la philosophie. Il connaît assez mal l'œuvre de ses devanciers, même les plus illustres. Ses cahiers d'extraits montrent que, de Kant par exemple, il a dû lire le début de la *Critique de la raison pure*, probablement aussi la *Métaphysique des mœurs*, mais qu'en réalité il n'a guère connu le fondateur du criticisme que par des comptes rendus et des conversations avec des amis mieux informés que lui. Son bagage philosophique est donc fort mince. Jamais, d'ailleurs, il n'a eu l'ambition de faire progresser la « science philosophique » de son temps. Il a cherché uniquement à se faire une conception personnelle de la vie sans trop s'inquiéter de ce que les autres avaient pu penser ou écrire avant lui.

Il n'y a guère que deux philosophes qu'il ait vraiment étudiés de près et qui aient exercé sur sa pensée une influence réelle : Fichte et Hemsterhuys.

Il est hors de doute, d'abord, qu'il s'est assimilé avec beaucoup de soin le *Système de la science* de Fichte. Il a dû être rendu attentif à son importance par Fr. Schlegel, peut-être aussi par son père, le baron de Hardenberg, qui semble avoir aidé pécuniairement Fichte au moment où celui-ci faisait ses études à l'école de Pforta¹⁸. Dans tous les cas, nous le voyons consacrer ses loisirs à Tennstedt à partir de 1794 ou 1795, à une étude soutenue et approfondie du *Système de la science*. Un important cahier d'extraits nous montre qu'il a

¹⁸ [*Schulpforta*, un des établissements scolaires les plus prestigieux d'Allemagne, créé en 1543, actuellement dans le land de Saxe-Anhalt.]

réellement fait effort pour pénétrer la pensée de Fichte et la traduire dans son langage à lui. Et nous constatons, en effet, que certains éléments fondamentaux de la philosophie de Novalis, en particulier sa théorie de l'imagination créatrice et sa notion de l'intuition intellectuelle, sont manifestement inspirés de Fichte. Aussi bien Novalis proclame-t-il hautement ce qu'il lui doit. « C'est lui, écrit-il à Schlegel le 8 juillet 1796, qui m'a réveillé et qui, indirectement, entretient mon ardeur ». Et dans ses *Fragments* il déclare que Fichte fait partie avec Baader, Schelling, Hüffer et Schlegel du « Directoire philosophique de l'Allemagne » : il en est le président et le « gardien de la constitution ».

Et pourtant rien ne serait plus faux que de voir en Hardenberg un disciple immédiat de Fichte et de chercher dans les fragments un système offrant des analogies avec le *Système de la science*. Entre un fanatique du système et de la logique comme Fichte et un impressionniste mystique comme Novalis il y a, nous l'avons déjà noté, une radicale opposition de tempéraments. Et Novalis avait conscience de cette opposition : il se sentait rebuté en particulier par l'insuffisance du sens mystique et de l'instinct artistique chez Fichte ; il lui arrivait d'écrire à Schlegel : « Fichte est le penseur le plus dangereux que je connaisse : il vous retient comme en un cercle magique ». Il concédait bien que l'auteur du *Système de la Science* était peut-être « l'inventeur d'une manière toute nouvelle de penser ». Mais il estimait que l'inventeur n'était peut-être pas, sur son propre instrument, le virtuose le plus parfait qu'on pût rêver. Et il admettait « qu'il y aura des hommes qui sauront beaucoup mieux fichtiser [*sic*] que Fichte ». Lui-même se comptait certainement au nombre de ceux-là. Il n'est rien moins, en effet, qu'un disciple direct de Fichte. Lorsque, au sortir de Fichte, on aborde Novalis, on s'aperçoit bien vite qu'il a fait subir à la pensée du grand philosophe idéaliste des déformations essentielles. Il emploie sa terminologie, mais en la détournant du sens très précis qu'elle a chez lui. Il parle bien, comme lui, du « moi », de « l'imagination créatrice », de « l'intuition intellectuelle », mais, dès qu'on creuse le sens de ces expressions, on remarque que ces termes ne signifient pas, sous sa plume, la même chose que sous celle de Fichte. Il est fichtéen en apparence. Mais, en dépit de quelques formules qu'il emprunte au *Système de la Science*, c'est toujours sa pensée qu'il suit, et cette pensée n'a pas grand'chose de commun, nous le verrons plus loin, avec celle de Fichte.

De même que Novalis a lu de près les ouvrages de Fichte, il a étudié avec grand soin aussi – ses cahiers d'extraits en font foi –

l'œuvre entière de Hemsterhuys¹⁹, qui fut de bonne heure un de ses auteurs favoris. Ce qu'il aimait chez ce disciple de Rousseau qui défendait contre la tyrannie exclusive de l'intelligence la cause du sentiment et de la conscience morale, chez cet esthète peu enclin aux hautes spéculations métaphysiques, épris de culture antique et développant volontiers ses idées sous forme de dialogues platoniciens, c'était un idéalisme moral et mystique opposé soit au matérialisme des encyclopédistes, soit à l'intellectualisme des rationalistes.

Il lui savait gré de professer que l'organe supérieur de l'homme n'est pas l'intelligence, mais une faculté d'une nature plus haute, l'*organe moral*, par qui Dieu, l'âme, le bien, la vérité nous sont révélés. Cet organe moral n'est pas seulement, pour Hemsterhuys, un témoin passif de notre vie intérieure, qui nous révèle l'existence d'âmes semblables à la nôtre, de l'être parfait ou Dieu, et nous fait acquérir par contre-coup la connaissance de notre propre âme et des émotions dont elle est susceptible. Il est en même temps conscience morale, il est la révélation de notre nature divine, attirée par une sympathie irrésistible vers le bien, la justice, Dieu, et s'irritant contre tout obstacle qui l'arrête. Il est « le germe de la perfectibilité infinie, le germe aussi de l'homogénéité qui existe entre l'âme et la divinité. »

Et Novalis sympathisait aussi avec sa conception optimiste et mystique de l'évolution universelle. Hemsterhuys voyait en effet l'âge d'or à l'origine comme au terme du développement de l'humanité. Il croyait, comme Rousseau, que l'homme primitif était naturellement bon, doué de facultés plus puissantes, d'une intelligence plus déliée, d'organes plus souples et plus aiguisés, d'un organe moral surtout plus vigoureux et plus fin que le civilisé. Il admettait que l'évolution normale avait été, dans la suite, troublée par un cataclysme cosmique, par un choc de la lune et de la terre qui avait bouleversé tout notre univers, détruit l'harmonie et l'équilibre dans la nature extérieure comme dans la nature humaine, relâché les liens de sympathie qui enchaînent les hommes les uns aux autres. Mais il était convaincu que cet état de désharmonie n'était pas définitif. Et il se plaisait à faire, dans son *Aristée*²⁰, une brillante description du retour de l'âme humaine vers Dieu. Il montrait comment, se dégageant peu à peu de la matière, elle remonte jusqu'au principe divin dont elle est issue, comment elle

¹⁹ [François Hemsterhuys, né à Franeker en 1722 et mort à La Haye en 1790. C'est l'un des « maîtres à penser » de Novalis.]

²⁰ [*L'Aristée*, publié à Paris en 1779. Cf. François Hemsterhuys, *Œuvres philosophiques*, tome second, 1846.]

aspire à la vérité et la sainteté, comment ses facultés fécondées par les rayons divins se subliment graduellement, comment le péché et le mal disparaissent, comment elle acquiert peu à peu des organes nouveaux et devient toujours plus semblable à Dieu, comment la mort même accélère cette évolution vers la perfection. Nous retrouverons la plupart de ces idées chez Novalis. Elles expliquent qu'il se soit senti attiré de bonne heure par un penseur qui, comme Platon et les mystiques, enseignait le retour de l'âme vers la pureté et la sainteté de la vie divine.

Mais ce n'est pas seulement par la spéculation métaphysique et mystique que Novalis s'efforce de déchiffrer l'énigme du monde. Il ne lui suffisait pas, comme il le dit de Fichte, de réaliser l'idée d'un « système de la pensée ». Il cherche à se faire également un système de la *nature*. En même temps que philosophe, il est homme de science ; et nous avons à voir maintenant comment l'effort scientifique vient s'ajouter et se combiner, chez lui, à l'effort proprement philosophique.

[à suivre]

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).

II

ROMANTIQUES ET LIBÉRAUX

La publication d'un pamphlet politico-religieux de Novalis « *Die Christenheit oder Europa* » faite par Frédéric Schlegel dans la 4^{ème} édition des Œuvres complètes, en 1826, à l'insu de Tieck, marque une date décisive dans la « *Novalislitteratur* ». Ainsi que le constatait Tieck dans la préface de la 5^{ème} édition, ce pamphlet est devenu aussitôt une pierre de touche de l'opinion publique et, selon leur attitude à l'endroit de cet écrit particulier, les

critiques ont complètement modifié leur jugement sur l'ensemble de l'œuvre et sur l'homme lui-même. En vain Tieck a de nouveau proscrit le pamphlet de la 5^{ème} édition, parue en 1837 : l'alarme était donnée et désormais le nom de Novalis se trouvait mêlé aux polémiques du jour.

Différents événements avaient contribué à rendre plus ardentes ces polémiques. Tout un mouvement de conversions au catholicisme se dessina après les guerres de l'indépendance, – mouvement déjà préparé dans les dernières années du 18^{ème} siècle, mais qui parut éclater brusquement après le Congrès de Vienne. A la tête de ce mouvement se trouvaient un certain nombre de convertis romantiques, Frédéric Schlegel, Adam Müller, Haller, etc. La conversion de ce dernier avait particulièrement fait scandale. On s'aperçut bien alors que cette accusation de « catholicisme secret », dont avaient si souvent joué les « Aufklärer » du 18^{ème} siècle, n'était pas une pure légende, puisque Haller, quoique secrètement converti au catholicisme, n'en continuait pas moins à exercer ses fonctions de membre du conseil fédéral de Berne et avait même obtenu de l'évêque de Fribourg l'autorisation de prêter le serment constitutionnel, par où il s'engageait solennellement dans ses nouvelles fonctions à protéger l'Église protestante. Lorsque le secret de sa conversion fut éventé, il avoua lui-même qu'il avait gardé le silence, afin que son apologie de la théocratie parût avoir été écrite de la plume d'un protestant et produisit ainsi une impression plus profonde. Les armes dont se servaient les nouveaux convertis n'étaient pas toujours très loyales, comme on voit.

On s'explique ainsi l'intérêt que trouvait Frédéric Schlegel à publier l'« *Europa* » de son ami, – surtout que, par une « pieuse fraude, qui rappelle un peu les procédés de Haller, il avait eu soin de retrancher dans la conclusion ce qui semblait nettement hostile au catholicisme moderne. Précisément quelques années auparavant, en 1819, avait paru dans le « *Sophronizon* » la fameuse diatribe de Voss contre le « converti » Stolberg. La polémique s'était continuée encore longtemps après la mort de ce dernier, en une série de pamphlets, d'attaques et de ripostes. Très habilement, dans ses conférences faites à Vienne en 1812 sur la littérature ancienne et moderne, Frédéric Schlegel avait rapproché les deux noms de Stolberg et de Novalis, en qui il saluait les annonciateurs d'une Allemagne nouvelle. Des relations très intimes s'étaient nouées entre les deux familles Stolberg et Hardenberg et le frère du poète, Karl von Hardenberg, après une conversion soudaine au catholicisme, avait épousé une des filles de Léopold von Stolberg. Il possédait lui-même une propriété à Unterzell, près de Würzburg,

où se réunissait, parfois un petit cénacle romantique. On faisait là le rêve d'un catholicisme nouveau, tout imprégné de néo-platonisme et de théosophie, qui rappelle par quelques traits le catholicisme idéal et théosophique, dont Novalis esquissait le tableau poétique dans son « *Europa* ».

Tout naturellement des confusions durent se faire dans l'esprit de beaucoup de gens entre le nouveau romantisme et l'ancien. On a déjà vu Falk, dans un ouvrage cité plus haut, prêter à Goethe un propos, dans lequel celui-ci affirmait la conversion de Novalis²¹. Sans doute l'auteur de ce propos, quel qu'il soit, a confondu les deux frères, Frédéric et Karl von Hardenberg. Mais si d'une manière générale la légende de la conversion de Novalis rencontra peu de crédit dans la critique, ses liens de famille avec de nouveaux convertis et surtout ses sympathies pour le catholicisme n'en restèrent pas moins un fait désormais indéniable. Déjà avant la publication de l'« *Europa* », Schleiermacher, dans les notes qu'il ajoutait en 1821 à la nouvelle édition de ses « *Discours sur les religions* », s'étonnait qu'on ne l'eût jamais soupçonné lui-même de sympathies catholiques, lui qui avait si chaudement recommandé la lecture de Novalis, et il considère comme un fait acquis les « aberrations catholiques – die katholischen Abwege » – de son ami. Steffens non plus, quoique protestant fervent, ne peut dissimuler cet aspect de l'œuvre et de la personne de Novalis. « Ses sympathies pour le catholicisme étaient, comme on sait, très prononcées ; peut-être est-il de ceux qui ont attiré le plus d'âmes au catholicisme parmi la nouvelle génération ». Mais, ajoute l'auteur, le vieux fonds protestant subsistait malgré tout en lui et le catholicisme resta chez lui une simple nostalgie philosophique et poétique.

On verra plus loin le problème religieux soulevé par l'œuvre de Novalis. Bornons-nous à indiquer à présent quelques-unes des attitudes nouvelles de la critique, provoquées par ce problème, qui venait de se poser soudainement devant elle. Il ne semble pas possible de contester que Frédéric Schlegel, converti depuis 1806 au catholicisme, ait obéi en publiant l'« *Europa* » de Novalis, à des arrière-pensées de prosélytisme rétrospectifs. Même les critiques qui lui sont le plus favorables, comme M. Raich, ont été obligés de reconnaître le fait. « Une occasion plus belle pouvait-elle s'offrir à lui de se faire précéder, comme par une sorte d'éclaireur, par son meilleur ami Novalis et de montrer au public, dans cette

²¹ [« – Ça ! de quoi parlions-nous donc ? Ah ! des empereurs ! C'est bien ! Novalis ne l'était pas encore ; mais, avec le temps, il ne pouvait manquer de le devenir. Quel dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il avait devancé son temps en se faisant catholique ». Cité par Xavier Marmier, dans ses *Études sur Goethe*, Paris, 1835.]

dissertation sur la Chrétienté, les premiers symptômes de cette vie nouvelle qui devait, à partir de 1806, faire battre son propre cœur ? Un intérêt de ce genre, parfaitement légitime, a fort bien pu, pour une part, entrer dans la pensée de Frédéric Schlegel ». Ce Manifeste inédit de Novalis, (quelques fragments seulement avaient paru dans les premières éditions) fut aussitôt accueilli triomphalement par tout le parti romantique catholique et il s'en fallut de peu que l'auteur ne passât pour une sorte de « de Maistre allemand ». Très significatif à cet égard est un article de revue publié en 1831, en France, dans l'*Avenir*, par le comte de Montalembert²². « Et certes – concluait le grand orateur catholique – c'est un événement plus grand et plus singulier qu'on ne pense que l'existence d'un pareil écrit à une pareille époque et la postérité admirera avec raison comment, tandis que le faux libéralisme marchait invincible et impuni à la conquête du monde, il s'est élevé dans un coin obscur de la Saxe une voix solitaire de vaincu (?), pour prophétiser la chute et l'impuissance de ce géant, pour célébrer le grand édifice qui surgirait de ses ruines ; une voix de protestant pour chanter les gloires méconnues et l'avenir éternel du catholicisme. Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du 18^{ème} siècle au moment de leur plus éclatant triomphe et celui plus grand encore de ne pas désespérer du salut du monde et de découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique ».

En Allemagne, c'est dans l'Histoire de la Littérature poétique allemande d'Eichendorff que nous trouverons l'exposé le plus complet de la nouvelle opinion publique catholique et romantique. Cet ouvrage publié en 1862, n'est que le remaniement d'une étude plus ancienne, parue en 1847, et intitulée « *Ueber die ethische und religiöse Bedeutung der neueren romantischen Poesie in Deutschland* ». Le christianisme, selon cet auteur, a marqué d'une empreinte profonde et indélébile la vie morale de l'Allemagne ; il est devenu comme la seconde nature de la race germanique. Il représente donc la véritable tradition nationale. La Réforme, une première fois, a rompu cette tradition séculaire, elle a brisé « le fil d'or qui, au cours des siècles, avait rattaché entre elles les générations successives » ; par un acte arbitraire et violent elle a voulu faire recommencer toute l'histoire à une date précise. Mais elle est restée frappée de stérilité poétique. Elle a appauvri le sentiment religieux, en éliminant tous les éléments légendaires, populaires et poétiques et en ne laissant subsister qu'un dogme moral et abstrait, elle a dévoyé le sentiment

²² [Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.]

national, car la culture moderne, issue de l'éducation protestante, a dû chercher dans une renaissance artificielle du paganisme antique les éléments artistiques que la vie religieuse populaire ne lui présentait plus. Le romantisme allemand a été une première protestation contre ce paganisme artificiel, auquel avaient sacrifié les grands poètes classiques, les Goethe et les Schiller ; il a cherché de nouveau dans l'antique foi chrétienne des sources vraiment populaires d'inspiration. Mais ce mouvement de rénovation a été incomplet, parce qu'il est resté cantonné dans un domaine purement artistique. Les premiers romantiques n'ont pas vu que, pour être vraiment durable et profonde, cette renaissance devait pénétrer toutes les activités de la vie nationale et qu'elle ne pouvait s'accomplir que par une restauration politique et sociale du catholicisme historique.

Dans Novalis, Eichendorff reconnaît un des apôtres des temps nouveaux, le représentant le plus sincère et le plus complet de ce premier romantisme, avec toutes ses qualités et aussi avec toutes ses insuffisances. L'article qu'il consacre à cet auteur et par où il commence tout son exposé de la littérature romantique, n'est guère qu'une analyse et une critique du pamphlet religieux, « Europa ». – « Le premier – selon Eichendorff – Novalis a eu le courage de dire ouvertement et sans ambages aux esprits cultivés que toute la culture moderne plonge par ses racines dans le christianisme et qu'elle doit nécessairement être de nouveau mise en contact avec ce qui lui sert de support, si elle-même ne doit pas perdre toute signification et toute consistance... Novalis déplore avec tous les nobles esprits de son temps la dépression mortelle apportée par le matérialisme dans la vie morale de l'Europe. Les causes de cette décadence sont pour lui, l'indifférence religieuse des peuples et aussi le conflit, l'antagonisme artificiellement suscité entre la foi et la science. Il voit cette œuvre de décadence déjà préparée par la Réforme et consacrée par le protestantisme. Seul le retour à la religion vraie, c'est-à-dire à l'Église catholique, peut apporter le salut si longtemps attendu. Malheureusement après avoir découvert le mal et les causes du mal, Novalis recule devant le remède, ou du moins il propose un remède purement illusoire. Il se perd dans les rêveries chimériques d'une religion nouvelle, sans dogme et sans organisation précise, sorte de religion naturaliste et poétique d'inspiration théosophique. « Il divague tout à coup comme un homme pris de vertige, parlant deux langues à la fois, dont l'une nie ce que l'autre affirme ».

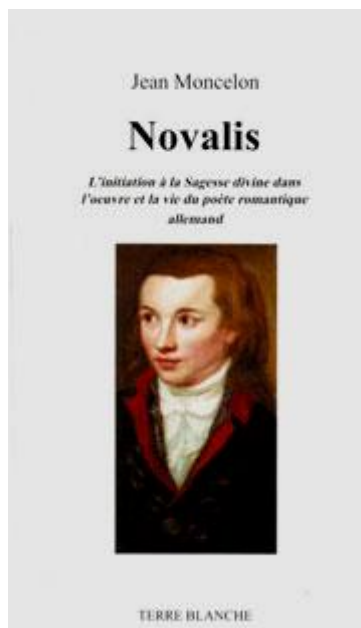
Ainsi le romantisme qui, dans la pensée de ses premiers représentants avait été un mouvement de renaissance purement philosophique et artistique, devenait de plus en plus une doctrine de

gouvernement. Cette doctrine on la trouve exposée non seulement chez les partis catholiques, dont les sympathies allaient généralement à la cour d'Autriche, mais aussi chez tout le parti conservateur protestant et piétiste, qui menait dans l'Allemagne du Nord l'œuvre de réaction contre les aspirations constitutionnelles et libérales et qui trouvait un puissant appui dans la personne même du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, disciple de Haller, – « le romantique couronné » ainsi qu'on l'a souvent appelé. – A cette Allemagne « romantique », conservatrice et plus ou moins sincèrement bigote, s'opposait à présent une Allemagne « libérale » qui, par l'organe de la presse et de la littérature, s'efforçait de provoquer un mouvement général d'opinion et entreprenait une révision générale des « valeurs » philosophiques, morales, et artistiques du passé. Deux groupes, apparentés à plus d'un égard, se montraient plus particulièrement actifs : le groupe des écrivains de la « Jeune Allemagne » et le groupe, des théoriciens « radicaux » ou des « néo-hégéliens » d'extrême gauche. Les uns et les autres subissaient l'influence de la philosophie d'Hegel et des doctrines libérales françaises.

[à suivre]

Publication

- Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.



L'ouvrage, présenté dans la dernière livraison (décembre 2012), réunit des textes précédemment parus, pour la plupart, dans la *Lettre Novalis*, en la rubrique : « Novalis et l'initiation », et s'adresse non seulement à tous ceux qui se considèrent comme des disciples du poète romantique allemand, mais aussi, plus largement, à ceux qui s'intéressent aux différentes voies de l'initiation chrétienne dans la Tradition occidentale.

Pour commander l'ouvrage :
terre.blanche@live.fr

Sommaire des numéros 37 à 42 (année 2012)

Février-mars 2012 – numéro 37 : Lettre à une jeune admiratrice de Novalis - Document biographique : Émile Spenlé, « Le Maître de Freiberg et le « disciple à Saïs », *Novalis, Essai sur l'idéalisme allemand*, Hachette, Paris, 1903. **Documents littéraires et témoignages :** Wolfgang Menzel, à propos d'*Europe ou la Chrétienté. Réception de Novalis en France*, La génération de 1830 : Tancred de Visan, « le romantisme allemand et le symbolisme français », *Mercure de France*, 1910. Louis Angé « La « mission » du poète Novalis », (suite et fin), *La nouvelle Revue*, septembre-octobre 1924. **Publication :** Laurent Margantin, *Novalis ou l'écriture romantique*, Belin, 2012.

Avril-mai 2012 – numéro 38 : De l'initiation novalisienne - Document biographique : Novalis à Freiberg : « Abraham Gotleb Werner », Académie royale des Sciences de Munich, 25 août 1817. **Documents littéraires et témoignages :** Novalis, *Cantique spirituel*, traduction inconnue, citée dans les *Mémoires* du Chanoine Schmidt, Casterman, 1858. *Réception de Novalis en France*, La génération de 1885 : Tancred de Visan, « Le romantisme allemand et le symbolisme français » (suite et fin), *Mercure de France*, 1910. **Publication :** Caspar David Friedrich, *En contemplant une collection de peinture*, traduction Laure Cahen-Maurel, José Corti, 2011.

Juin-juillet 2012 – numéro 39 : Document biographique : Émile Spenlé, « L'année 1799 », extrait de *Novalis, Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Paris, 1903. **Documents littéraires et témoignages :** Henri d'Ofterdingen et autres textes, traduction par Louis Prévost, extraits de *Morceaux choisis des Classiques allemands*, Toulouse-Paris, 1854. Louis Augé, première traduction française de « l'Europe ou la Chrétienté » de Novalis (extrait), 1924. Maurice Pujo, *Premiers essais sur Novalis*, extrait du *Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Publication ancienne :** Gerhard Wehr, *Novalis*, Coll. « Fermenta Cognitionis », 1980.

Août-septembre 2012 – numéro 40 : Document biographique : Henrik Steffens, « J'ai fait la connaissance de Novalis à Iéna... ». **Documents littéraires et témoignages :** Émile Spenlé, *Novalis devant la critique*, Paris, 1903. *Heilige Seelenlust*, Novalis, Stuttgart, 1845. Maurice Pujo, *Premiers essais sur Novalis* (suite), extrait du *Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Octobre-novembre 2012 – numéro 41 : Document biographique : Henrik Steffens, « Iéna, septembre 1799 ». **Documents littéraires et témoignages :** Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. Maurice Pujo, *Premiers essais sur Novalis*, extrait du *Règne de la grâce* (suite et fin), Paris, 1894. **Publication ancienne :** Rudolf Unger, *Herder, Novalis und Kleist*, Frankfurt a. M., 1922.

Décembre 2012- janvier 2013 – numéro 42 : Document biographique : « La vie littéraire à Iéna », d'après Henrik Steffens. **Documents littéraires et témoignages :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, janvier-février 1910. Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903. **Publication :** Jean Moncelon, *Novalis, l'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète allemand*, Terre blanche, Toulouse, 2012.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg".

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

SOMMAIRE

Document biographique

- Notice de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier, *Nouvelle Revue germanique*, 1831.

Documents littéraires et témoignages

- Jean Moncelon, « Novalis et la Wartburg », janvier 2013.
- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910.
- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.

Publication

- Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la Sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2013